

# Discours au IIIe Congrès du Komintern sur la question italienne

Christian Rakovsky

*Source: Intervention de Rakovsky à la séance du 29 juin 1921. Publiée en italien dans: [La Questione Italiana al Terzo Congresso della Internazionale Comunista](#). Roma, Libreria editrice del Partito comunista d'Italia, 1921, pp. 95-102. Version anglaise sur [Marxist.org](#). Traduction et notes pour MIA à partir de ces deux versions.*

Camarades, la gravité des événements qui se déroulent en Italie n'échappe à personne<sup>1</sup>. Nous sommes actuellement face à un prolétariat divisé, et cela précisément au moment où la bourgeoisie italienne, qui a bien manœuvré l'année dernière, a jeté son masque et est passée à une offensive vigoureuse contre le prolétariat. En écoutant les discours de [Lazzari](#) et de [Maffi](#), je me suis demandé pour quelles raisons ils ont pu opérer cette scission dans le prolétariat italien, car on ne peut nier qu'elle s'est produite parce que le Parti socialiste d'Italie n'a pas voulu se conformer de manière inconditionnelle aux décisions du deuxième congrès. Cela est clair. On ne peut pas rejeter la faute sur la minorité communiste, qui est restée fidèle aux instructions du prolétariat mondial réuni à Moscou. Je me suis demandé quels motifs politiques se cachaient derrière le fait paradoxal, souligné hier par le camarade Lénine, que le Parti socialiste d'Italie a préféré suivre les 14 000 réformistes plutôt que les 58 000 communistes.<sup>2</sup>

J'ai écouté attentivement le discours du camarade Lazzari. Je tiens à préciser – et il ne le contestera pas – que j'ai été en Italie et que j'ai une certaine connaissance des affaires de ce pays. Je connais l'Italie, et quiconque a suivi l'histoire du mouvement socialiste au cours des trente dernières années sait bien que non seulement le réformisme en Italie existait réellement, mais qu'il était en fait un précurseur du réformisme en Allemagne. Car avant [Bernstein](#) il y a eu [Turati](#).

---

1 La question italienne fut posée au IIIe Congrès de l'Internationale Communiste à la suite de la protestation du Parti socialiste italien contre la décision du Comité exécutif de l'Internationale communiste de l'exclure (la majorité du vieux parti socialiste italien avait en effet refusé au congrès de Livourne de janvier 1921 d'accepter les « 21 conditions » d'adhésion à l'I.C.) et de reconnaître le Parti communiste d'Italie comme la seule section en Italie. Le IIIe Congrès du Komintern prit le 29 juin 1921 la décision suivante concernant le P.S.I. : « *Tant que le Parti socialiste italien n'aura pas exclu de ses rangs les participants à la conférence réformiste de Reggio-Emilia et tous ceux qui les soutiennent, le Parti socialiste d'Italie ne pourra pas faire partie de l'Internationale communiste. Si cette exigence préalable impérative est satisfaite, le IIIe Congrès mondial chargera le Comité exécutif de faire le nécessaire en vue de l'unification du Parti socialiste italien débarrassé de ses éléments réformistes et centristes avec le Parti communiste d'Italie afin d'en faire une seule section de l'Internationale communiste* ». Mais le P.S.I. n'appliqua pas cette décision. Au printemps de 1923, une fraction de gauche prit naissance au sein du P.S.I., celle des « troisième-internationalistes » (Serrati, Maffi et autres) qui se prononça pour la fusion avec le Parti communiste d'Italie. En août 1924, les « troisième-internationalistes » rejoignirent le Parti communiste d'Italie.

2 Au congrès de Livourne, le vote sur les « 21 conditions » donna 98 028 voix aux « centristes », 58 783 aux « communistes » et 14 695 voix aux « réformistes ».

Après le Congrès international de Zurich, en 1893 <sup>3</sup>, Turati n'a plus jamais participé à un tel événement. Je me souviens que lorsqu'il a quitté ce congrès de Zurich avec la camarade [Anna Kouliksiov](#), il protestait contre l'hégémonie allemande. Mais cette hégémonie était représentée à cette époque par [\[Wilhelm\] Liebknecht](#) et [Bebel](#). Lorsque je me suis rendu à Rome en 1915, invité par le parti italien à participer à leur initiative en faveur de la neutralité <sup>4</sup>, la même attitude y prévalait encore. J'ai alors rencontré Turati et [Treves](#), qui m'ont dit : « *Eh bien, c'est un fait, nous en avons fini avec l'hégémonie allemande* ». <sup>5</sup> Ils étaient en réalité ravis que l'ancien mouvement révolutionnaire, empoisonné par l'opportunisme, se soit libéré de toute hégémonie internationale en général. D'ailleurs, les traditions du *Risorgimento* <sup>6</sup> ont trouvé plus d'une fois leur expression dans la « *Critica sociale* ». Cette vieille tradition sociale-patriotique s'exprime dans l'ensemble de la conduite de Turati.

Quiconque connaît l'histoire du mouvement socialiste italien sait très bien que le réformisme a toujours existé en Italie. La direction du parti n'a pas pu entièrement le dissimuler. Je voudrais demander au camarade Lazzari : combien de trésors de diplomatie avez-vous déployé au cours des vingt dernières années pour cacher le caractère scandaleux de la politique de Turati ? Nous pouvons être sûrs que l'Entente a pris moins d'initiatives diplomatiques pour entraîner l'Italie dans la guerre que le parti n'en a pris pour garder bien caché le scandale de l'activité parlementaire de Turati. Lorsqu'on a demandé à la direction du Parti italien comment elle pouvait tolérer la « *Critica Sociale* », dont la publicité a toujours figuré sur la manchette de l'« *Avanti* » <sup>7</sup> comme celle d'une revue contrôlée par le Parti, elle a répondu en utilisant les mêmes mots que nous venons d'entendre de la part de Maffi : « *Elle n'est lue que par quelques milliers d'intellectuels, les ouvriers ne la connaissent même pas* ».

La guerre est arrivée et avec elle nous avons eu après Caporetto <sup>8</sup> la fameuse accolade entre [Bissolati](#) et Turati. Mais Turati – reconnaissons-lui ce mérite – n'a jamais renié son passé. Il est resté un réformiste et un nationaliste. C'est un ennemi de la révolution russe. On a dit hier que la préface de Turati au livre des deux délégués italiens qui ont calomnié la révolution russe n'est pas une affaire importante <sup>9</sup>. Non, camarades, c'est un fait majeur. Ce qui est en cause, ce n'est pas notre révolution russe, elle est bien au-dessus de tout ce que disent Turati et ses amis (*Applaudissements*). La Révolution russe n'a pas besoin de se justifier face aux calomnies des réformistes. Néanmoins, quand vous présentez la révolution prolétarienne en général comme étant un cortège de noce où il n'y a ni terreur, ni faim, ni guerre, vous introduisez goutte à goutte du poison dans l'âme du prolétariat italien. Cela rappelle la façon dont la révolution était présentée, à la manière de Montecitorio <sup>10</sup> et des réformistes. (*Applaudissements*)

Depuis un an, des théories ont été élaborées *ad hoc* pour défendre Turati – dans la presse, dans la littérature socialiste italienne, dans le journal de [Serrati](#). Nous les avons même entendues exprimées ici l'année dernière. Ces théories ont cherché à démontrer que les centristes italiens, même le camarade Serrati, sont beaucoup plus avant-gardistes que les communistes de la Troisième Internationale et tout

3 Le congrès de la IIe Internationale à Zurich s'est tenu du 6 au 12 août 1893.

4 Dès l'automne 1914, lors d'une conférence à Lugano, en Suisse, le PSI et le Parti social-démocrate suisse avaient pris l'initiative de faire campagne pour la convocation d'une conférence des socialistes de différents pays qui s'opposaient à la guerre. Dans le même temps, les socialistes italiens faisaient campagne pour préserver la neutralité de l'Italie dans le conflit impérialiste. L'Italie entra en guerre l'année suivante.

5 Avant la Première Guerre mondiale, le SPD allemand était considéré comme le principal rempart de l'orthodoxie marxiste au sein de la IIe Internationale, bridant les courants réformistes dans chaque pays. Avec la trahison de l'internationalisme révolutionnaire par le SPD en août 1914, ces courants de droite ont eu le champ libre.

6 Le *Risorgimento* était un mouvement national du XIXe siècle en faveur de l'unification de l'Italie, qui a abouti à la création du royaume d'Italie en 1861.

7 L'« *Avanti !* » (En avant !) était l'organe central du Parti socialiste italien, fondé en décembre 1896 à Rome. En 1926, il fut interdit par le gouvernement fasciste de Mussolini, mais continua à paraître à l'étranger. Publié à nouveau en Italie à partir de 1943.

8 Il s'agit de la bataille de Caporetto (octobre-novembre 1917), dans le nord de l'Italie, qui se solda par une déroute cuisante de l'armée italienne.

9 Il s'agit du livre de Gregorio Noffri et Fernando Pozzani, *La Russia com'è* (La Russie telle qu'elle est). La préface de Filippo Turati fut également publiée dans « *Critica sociale* », n° 2, 1921, pp. 16-30.

10 Montecitorio est le palais de Rome qui abrite le parlement italien.

cela dans le seul but de maintenir Turati au sein du Parti socialiste italien. Une véritable toile de métaphysique communiste a été tissée sur les questions agraires et nationales ainsi que sur les tactiques des partis communistes en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Serrati, qui est l'un des inspirateurs du parti socialiste italien et qui dirige son organe, à succombé à des formules abstraites, qui ne tiennent pas compte du contexte temporel ou géographique. Il s'imagine qu'un parti communiste qui détient le pouvoir est la même chose qu'un parti communiste dans l'opposition. Il s'imagine que le parti communiste au pouvoir, cela équivaut à écrire des phrases. Lui et ses amis disent : « Nous sommes contre la décision de l'Internationale communiste sur la question nationale, parce que nous sommes contre le nationalisme. Nous sommes opposés à l'entrée du parti communiste britannique dans le parti travailliste parce que cela est en contradiction avec ce que l'Internationale demande au prolétariat italien face à la Confédération générale du travail [CGdL]. »

Serrati ne comprend pas le concept le plus élémentaire, à savoir que la tactique et la stratégie du parti communiste ne sont pas dogmatiques mais dialectiques, et qu'elles doivent s'adapter aux circonstances. Ce qui est approprié pour la Grande-Bretagne et les États-Unis, où le mouvement communiste n'est pas encore solidement établi, ne l'est pas pour l'Italie, où le Parti socialiste s'est déclaré l'année dernière pour le communisme et où il doit se tenir prêt à prendre le pouvoir et à indiquer la voie à suivre au mouvement syndical.

Oui, le prolétariat italien a été empoisonné, et il l'est encore aujourd'hui par ces théories erronées de Serrati. Et tout cela est fait dans le seul but de défendre Turati et les réformistes ! Pour moi, il y a là un problème psychologique. Pourquoi Turati est-il à ce point nécessaire que, depuis une vingtaine d'années, vous épuisez toute la chaux de l'Italie pour le blanchir ? C'est parce que les camarades italiens du parti socialiste ont placé tous leurs espoirs, non pas dans la classe ouvrière, mais dans une élite intellectuelle de spécialistes. Ils disent : « La classe ouvrière italienne n'est pas assez mûre, elle n'est pas assez développée politiquement. C'est pourquoi nous avons besoin de spécialistes. »

On dit que Turati est un piètre communiste mais un stratège parlementaire merveilleusement habile. [Rigola](#) est un réformiste. (*Interruption de Lazzari* : « Il a été renvoyé. ») Oui, il a été écarté, mais seulement pour être remplacé par un autre réformiste : [D'Aragona](#). Mais ils sont populaires dans la C. G. d. L. dit-on. Et ils nous disent en outre : « Nous faisons tout cela pour préserver l'unité du Parti et éviter de diviser nos forces. Nous contrôlons trois mille municipalités – Je ne dis rien ici que l'on ne puisse trouver dans la documentation officielle italienne. Nous avons besoin de collaborateurs ; nous avons besoin de syndicalistes compétents, de personnes qui ont une expérience pratique du travail syndical ; nous avons besoin de personnalités politiques qui maîtrisent la stratégie parlementaire ».

Le parti italien s'accroche à cette illusion d'unité. Nous avons besoin d'unité à tout prix, nous dit-on, même au prix de la révolution. Eh bien ! Camarade Lazzari, vous devez être cohérent avec vous-même. A Berne, à Kienthal, à Zimmerwald, vous aviez contribué à porter des coups mortels à cette doctrine de l'unité<sup>11</sup>. Si cette doctrine n'était pas un principe abstrait mais une force de révolution, vous y seriez resté fidèle et vous n'auriez pas détruit l'infâme bureau de la IIe Internationale dirigé par [Vandervelde](#) et [Huysmans](#) à Bruxelles. Vous n'auriez pas approuvé la scission entre les sociaux-démocrates allemands et, plus tard, entre les communistes et les Indépendants en Allemagne.

Vous n'auriez pas dû approuver la tactique de scission dans d'autres pays si vous pensiez qu'elle était inadmissible. Et maintenant, vous prétendez que cette politique de scission s'applique à d'autres pays, mais pas à l'Italie. C'est une contradiction. Serait-ce qu'il n'y a pas de réformistes en Italie ? Mais votre réformisme est plus cohérent. Il est lié par mille ficelles à l'intelligentsia italienne, qui joue un rôle tout

---

11 C'est à Berne que s'est tenue du 5 au 8 février 1916 la réunion de la Commission socialiste internationale élue à la conférence de Zimmerwald (Suisse) des socialistes opposés à la position social-patriote des partis dirigeants de la IIe Internationale. La conférence de Zimmerwald s'était tenue du 5 au 8 septembre 1915 avec la participation de 37 délégués de 12 pays et avait adopté une résolution et un manifeste contre la guerre. Une deuxième conférence du mouvement Zimmerwald a lieu à Kienthal, également en Suisse, du 24 au 30 avril 1916.

à fait particulier dans la vie de votre parti. D'où vient ce nationalisme communiste, cette ambition qui prétend que tout en Italie doit être fait différemment que dans les autres pays ? C'est un argument dont tous les opportunistes se sont servis.

Les opportunistes français disent que les opportunistes allemands sont des nationalistes, alors que [Renaudel](#), au contraire, poursuivrait les meilleures traditions du socialisme français. Les opportunistes allemands disaient pendant la guerre que les socialistes français étaient des nationalistes, alors qu'eux, au contraire, étaient les véritables disciples de Marx. C'est une vieille histoire. Vous avez créé une théorie des spécialistes. Vos députés de Montecitorio peuvent être les meilleurs stratèges et avec eux vous pouvez former un excellent gouvernement réformiste, mais vous ne ferez jamais une révolution. Avec Rigola et D'Aragona, vous êtes capables de saboter le merveilleux mouvement des métallurgistes<sup>12</sup>, mais vous ne pouvez pas faire une révolution. Avec une direction de parti qui tente de cacher ses désaccords internes aux travailleurs, qui respecte le principe selon lequel le linge sale doit être lavé en famille, vous pouvez formuler les meilleures intentions, mais elles resteront largement platoniques, car vous ne pouvez pas mener une révolution avec de tels dirigeants.

Vous oubliez que le parti communiste doit être un parti des masses. Votre espoir ne repose pas sur cet élément qui monte d'en bas, les travailleurs des syndicats, les membres des sections du Parti. Vous avez votre noyau traditionnel : des hommes qui sont restés inchangés à leur poste pendant vingt ans. Vous avez Turati et [Treves](#), etc. Mais cette question est maintenant réglée une fois pour toutes. La tentative de défendre les réformistes italiens n'a eu pour résultat que de rendre plus graves encore les accusations portées contre vous. La question qui nous préoccupe aujourd'hui est de savoir ce que vous, socialistes italiens, allez faire maintenant ? Comment allez-vous vous conduire ? Suivrez-vous le prolétariat révolutionnaire, l'Internationale communiste, ou retournerez-vous à Vienne, à Amsterdam ?<sup>13</sup> Voulez-vous peut-être fonder une Internationale deux et trois quarts ? Non, vous avez vous-mêmes protesté trop vigoureusement contre les [Scheidemann](#), les Indépendants et les opportunistes français. Si vous proposez un jour au prolétariat italien de retourner auprès des traîtres, il se détournera de vous.

Camarades, un délai de grâce vous a été accordé, et je vais l'utiliser pour dire que pour moi, vous n'êtes pas encore en dehors de l'Internationale communiste. Vous êtes ici, nous vous écoutons, et nous adressons toute notre sympathie personnelle aux camarades qui représentent une partie importante du Parti socialiste d'Italie. L'interjection « Dehors, dehors ! », dont a parlé le camarade Maffi, ne se référerait pas à vous ni même à votre parti. Non, nous serions très heureux si vous veniez à nous à titre individuel, comme l'ont fait [Frossard](#) et [Cachin](#) l'année dernière, mais vous devez nous dire que vous promettez d'accepter sans réserve les conditions de l'Internationale ; que vous vous opposerez, si nécessaire, à votre parti ; que vous soutiendrez ces conditions en son sein également.

La fusion des partis est une question technique. Lorsque j'ai appris que le récent congrès de Livourne avait décidé d'accepter sans condition les résolutions du [deuxième] congrès, j'ai pensé : « Il n'est pas nécessaire de convoquer un nouveau congrès. Il suffit que la direction du parti se soumette aux décisions de l'Internationale ».

Mais permettez-moi de revenir à ma pensée première et de répéter que la question est posée non pas à vous personnellement ou au parti, mais au prolétariat, à la conscience de chaque travailleur italien, qui doit se demander : « De quel côté suis-je ? Suis-je avec le prolétariat mondial révolutionnaire, ou

---

12 En septembre 1920, les ouvriers du syndicat des métaux FIOM avaient lancé une grève avec occupation et création de comités d'usines. Le mouvement, né à Turin et à Milan, s'étendit ensuite au Piémont, à l'Italie du Nord et peu à peu à travers tout le pays. En Sicile et dans d'autres régions, les paysans occupèrent les terres. Ce mouvement mettait clairement en péril le régime capitaliste. Mais les dirigeants réformistes du parti socialiste et des syndicats, terrifiés par son ampleur, décidèrent de le circonscrire en négociant un compromis sur l'institutionnalisation du contrôle ouvrier avec le gouvernement patronat.

13 La IIe Internationale avait son siège à Amsterdam et l'Union internationale des partis socialistes (dite « Internationale 2 et 1/2 » par le Komintern) à Vienne.

avec l'Internationale de ceux qui ont trahi ma cause ? ». Il n'y a pas de moyen terme. Vous devez clairement déclarer ici, devant les meilleurs représentants du prolétariat, que vous, socialistes italiens, vous vous soumettez sans condition et sans réserve aux décisions que prendra le prolétariat mondial réuni ici à Moscou, au troisième congrès de la IIIe Internationale. Si vous voulez que le prolétariat italien rassemble ses forces et avance à grands pas vers la victoire du communisme, vous devez prendre sans tarder la décision de rendre au prolétariat italien sa force d'organisation et sa foi dans la révolution.